

La chemise de la fée

Il y avait une fois un garçon qui allait garder ses vaches sur le pâturage, entre les têtes des montagnes. Sa mère et lui, ils avaient leur maison sous une roche haute. La mère mettait le lait à cailler, faisait les fourmes, les rangeait dans la cave, et il y faut du soin. Lui, le matin, dès que le soleil avait levé la rosée, il lâchait ses bêtes et les suivait dans ces déserts. A midi, en leur criant : « A l'ague! à l'ague! » comme on fait, il les menait boire dans un bac qui était là, caché derrière les buissons d'alise et de saule. Puis elles se remettaient à brouter. Et le soir, il les ramenait.

Toute la journée, il la passait les mains sur son bâton, le menton sur ses mains. Il regardait couler les fumées, les nuées, ce qui coule entre ciel et terre, au fond du monde. Quand il rentrait à la maison, le soir, il s'asseyait près de sa mère, il mangeait la soupe avec elle. Ils vivaient ainsi tous les deux.

Le canton était retiré. Il n'y passait personne. Ils étaient là plus seuls que deux pierres tombées au fond d'une fontaine.

« Comment prendrai-je jamais femme? se disait le berger. Ma mère a beaucoup de secrets; mais celui de me trouver une femme, elle ne doit pas l'avoir. Qu'il m'ennuie! Qu'il m'ennuie! »

Voilà qu'un jour, sur le midi, comme il menait ses vaches boire, il vit trois filles volant dans l'air. Elles étaient vêtues de chemises aussi blanches que l'est la fleur de blanche épine au mois d'avril. Elles se posèrent sur la rive, se dépouillèrent de ces chemises et se mirent à l'eau.

Alors lui, il se tira de ces buissons où il était assis sur un quartier de roche; il s'approcha. Il regardait; le cœur lui cognait sous la côte.

Mais tout à coup, elles l'ont vu. Plus vives que la grive qui s'effarouche, d'un bond elles ont jailli de l'eau; comme d'un autre bond elles ont enfilé leur chemise, puis à l'essor, toutes blanches dans les airs! En moins de rien, elles n'étaient plus là.

Mais il suffit d'un engagement de regards. Qu'ils se soient croisés, le temps de dire : « Qui êtes-vous? » Il avait vu les yeux d'une de ces trois filles, ces deux yeux sur les siens. Là-haut, il y a cet air, les eaux brillantes, les fleurs sauvages entre les pierres : la fleur de saint Laurent, comme une étoile rose, le chasse-diable qui est tout d'or rayonnant, et la fleur de gentiane, et la fleur de pensée : grandes comme le doigt, ces créatures de la merveille. Et le berger avait vu aux yeux de cette fille un monde comme cela, de merveille; non plus monde de l'herbe et des choses sauvages : monde des regards humains, de ce qui vit dans les cœurs.

Mais c'est difficile de parler. A sa mère, le soir, il n'en a pu rien dire.

Le lendemain, il n'a pas attendu que la rosée fût levée pour faire sortir ses bêtes et les mener là-haut. Avant midi, il est allé au lac, ne vivant plus d'impatience.

Et il a vu les trois filles revenir, volant dans l'air comme la blanche colombe. Plus blanche qu'elle, qui est si douce en sa plume. Elles revenaient pour se baigner. De leur chemise, elles se sont dépouillées, dans cette eau de roche ont plongé. Lui n'a pas pu se tenir d'approcher, la tête trop perdue pour savoir ne pas se laisser voir.

Elles l'ont vu soudainement. Et dans le même instant, elles ont repris leur chemise et leur vol.

Le lendemain, il tremblait de ne pas les voir reparaître.

Elles ont reparu. C'était cette eau si claire. Aussi claire que l'air, si bien que dans les fonds de ce lac, les herbes, les pierres faisaient lueur, le floquet de cresson qui ondoie, ou le caillou dont quelque lamelle braille. Et puis, c'était ce lieu, si loin de tout, si solitaire au-dessus des villages.

Le berger les a donc revues.

Ce n'a pas été pour longtemps. Il ne savait pas prendre assez sur soi pour éviter de se laisser voir.

Ni le soir de laisser voir à sa mère qu'il n'était plus le même. Ses yeux allaient là-bas, par-dessus son écuelle, là-bas dans les espaces, et sa pensée plus en là-bas encore. De sorte que tout à coup il filait un soupir. Tous les deux, assis sur des souches, ils mangeaient la soupe devant la porte.

C'était au clair de lune. La mère sentait qu'en plein soleil il ne dirait pas les choses. Et dans le noir, on ne peut parler. — Les mots ne disent pas tout : on se parle des yeux, d'un air de tête, d'un mouvement de main. — Elle a su amener le propos, les questions. — Qu'il y eût quelque fille là-dessous, elle s'en doutait. — Fine presque comme les fées, elle a su si bien faire qu'à la fin, de fil en aiguille et de roue en carrosse, elle a tiré de lui ce qu'elle voulait savoir.

Ensuite, il se taisait, tout vergogneux, comme sont les garçons. Il remuait une pierre du bout de son sabot, et puis une autre pierre, sans oser lever les yeux.

« Alors, mère, vous qui savez tout, savez-vous ce que sont ces filles ? »

— Hé, fils, je ne le sais que trop. Ces trois filles qui viennent à travers les airs, et qui se baignent dans le lac, ces trois filles sont fées. Elles sont créatures, mais non pas filles comme les filles... Écoute, fils, ne retourne plus au lac. Demain et en suivant n'y mène plus les bêtes. Mène-les boire à la fontaine. »

Il n'a rien répondu. Mais son écuelle a chu sur une pierre et s'est mise en débris; lui-même a chu aussi, perdant le sentiment.

« Fils, lui a dit la vieille, après lui avoir jeté de l'eau sur la figure, fils, je voudrais te sauver bien des malheurs : cette fée, oublie-la ! »

— Ce serait bien dit, si je pouvais ! Mais je ne pourrai jamais me l'ôter de la vue. Il faut que je l'aie pour femme ou que je saute de la roche, là-haut. »

Il revenait à lui. Tous les deux ils reprenaient souffle. Ils sont restés sous cette lune deux, trois minutes sans parler.

« Que ferons-nous ? a soupiré la mère... Eh bien, alors, fils, écoute-moi : demain, au pâturage, garde tes bêtes de manger l'herbe. Midi venu, elles n'auront pas soif. Pousse-les cependant vers l'eau. Mais toi, épie ces fées : vois où elles laissent leur chemise... Dis-moi, veux-tu ce que tu veux ? »

— Mère, je veux ce que je veux !

– Alors, sache t'y prendre. Fais mine d'être tout à faire boire tes bêtes. Comme la soif ne les pressera pas, tu pourras les faire avancer tout doucement : de buisson en buisson, de bord en bord, rapproche-toi. Tourne et détourne. Prends tes mesures et prends ton temps. Puis tout d'un coup, comme l'éclair, tombe sur la chemise de la fée. Quand tu auras la main sur sa chemise, tu auras la fée même. Elle te priera, te suppliera de lui rendre sa vêtue. Tu ne la lui rendras pas.

– Mère, je ne la lui rendrai pas.

– Si tu ne lui rends pas sa chemise, tu vois la fée se rendre à toi, et forcée de te suivre. »

Tout ce qu'il aurait à faire, la mère le lui a dit là, de bouche à oreille, sous la blanche lune. Il faut dire que c'était au vieux temps avant qu'on eût pris la coutume trois coups le jour de sonner l'angélus. Les fées venaient encore se jouer en ce pays. Dans les bois, dans les prés, les bergers, les chasseurs avaient affaire à elles. Et quelquefois, il n'en allait pas bien pour eux.

Lui, le lendemain au pâturage, comme sa mère lui avait dit, il a pensé; comme elle lui avait conseillé de faire, il a fait.

Il s'est coulé de touffe de joncs en touffe de joncs, de houppe de saule en houppe de saule. Les bêtes qu'il n'avait pas laissé manger, vaguaient par là, cherchant les herbes plutôt que descendre vers les eaux. Et lui se tenant à couvert derrière elles, il les poussait tout doucement vers le buisson du bord où la fée, celle du beau regard, avait laissé sa blanche chemise.

Tout à coup, plus vite que le vent, il a fondu sur cette chemise. Il s'est jeté dessus, l'a saisie des deux mains. Ni fée ni foudre ne la lui eussent arrachée.

Les trois fées ont fait un grand cri. Les deux qui le pouvaient ont passé leur chemise, dans l'instant se sont mises à l'essor. En un clin d'œil elles ont fui; on ne les a plus vues au fond des airs.

« Homme, a dit l'autre, la jeune belle, rends-moi ma chemise blanche! Tu auras de moi tous les trésors cachés dans la montagne. J'en sais d'or et d'argent! Tu auras tout, mais rends-moi ma blanche chemise! Il faut que tu me la rendes! »

Il aurait tant voulu faire ce qu'elle lui demandait de cette voix qui supplie; genoux pliés, se faire son serviteur. Et elle pleurait, et elle joignait les mains. Mais il se souvenait du dire de sa mère.

« J'ai ta chemise et je dois la garder!

– Je te donnerai des pierres vertes, violettes, plus que les gros marchands n'en ont dans leurs vaisseaux. Je te donnerai les dons des fées.

– J'ai ta chemise et tu es mienne. Moi, je ne veux que toi!

– Alors, alors, je te suivrai, bien forcée! Mais je ne serai pas forcée de demeurer, si je peux... Si je vais avec toi dans ton pays d'humains, homme, je viens du pays des fées! »

Elle l'a suivi à la maison.

La mère a pris des mains de son fils la chemise blanche. Avant toutes choses, elle l'a mise dans l'arche; puis a fermé cette arche à clef, a pendu cette clef à son cou.

*Tant que la chemise y sera,
La fée pareillement restera!*

Avec deux anneaux d'or, et de ce mariage qui ne rompt qu'à la mort, on a marié la fée et le berger à l'église de la paroisse.

« Nous aurons des enfants, disait-il à sa mère, c'est comme si je les voyais. »

De fait, au bout d'un an, ils ont eu deux bessons : deux beaux frisés, un garçon, une fille. Et ils ont continué de vivre près de la mère, dans leur maison de la montagne. Lui donc toujours berger; et de sa femme la fée, n'a jamais essuyé le moindre déplaisir.

Au bout de la deuxième année, sa mère est morte. Avant de mourir, elle a passé au cou de son fils le cordon où pendait la clef de leur arche. « Surtout, fils, ne rouvre pas l'arche pour en tirer cette blanche chemise.

*Tant que la chemise y sera,
La fée pareillement restera!*

Surtout, surtout ne rends jamais cette chemise de fée à ta femme! »

Et sur ces mots, elle a cessé de vivre.

Au bout de la troisième année, en sortant de leur deuil, ils ont voulu aller à la grande assemblée, celle de la Saint-Jean.

Elle, elle a demandé sa chemise.

Lui, il ne voulait pas lui remettre la clef.

Mais elle a tant parlé, tant prié, tant pleuré...

« Si tu ne crois pas que je suis maintenant d'ici, ne vois-tu pas du moins que mes deux enfants m'y retiennent? Quitter mes deux petits frisés, tu sais bien que je ne le peux pas. »

Il a senti que c'était vrai. Mais sans se décider, il tenait toujours en sa main la clef suspendue à son cou.

« Rends-moi cette chemise. A quoi songes-tu de te défier encore? Que je sois belle comme quand tu me voyais, là-haut, venant dans l'air. »

Il a fait passer le cordon par-dessus sa tête; cette clef, il la lui a tendue.

Alors, elle a tiré la chemise de l'arche. Tout de suite, elle l'a vêtue, laissant là ses autres habits.

Et sitôt vêtue la chemise, elle a pris ses enfants aux bras,

le garçon sur celui de droite, la fille sur celui de gauche. Puis, en trois bonds, comme la chèvre, elle s'est vue au haut de la roche.

« Adieu donc, mon mari! Adieu à toi! Faut que j'aille au pays des fées, faut que j'aille au Mont des Merveilles! Tu y viendras, tu viendras m'y chercher! »

Et s'élançant de la roche, avec ses deux petits, comme un oiseau, elle a pris son vol par les airs.

Et lui, là, seul dans cette maison où soudainement il s'est mis à faire noir...

« Ha, pauvre mère, tu savais...

*Tant que la chemise y sera,
La fée pareillement restera!*

Si je pouvais me punir assez, de n'avoir pas suivi tout ton commandement... »

Il assommait de coups cette tête qui avait formé une si fausse pensée; il mordait jusqu'au sang cette main qui avait donné la clef de l'arche.

Mais se lamenter et se maudire n'arrange rien.

« Et si c'est le sort de la chemise qui a tout fait? Peut-être que ma femme sait tenir encore à moi? Il faut que j'aille à ce mont qu'elle a dit. »

Le voilà parti au hasard des chemins, — où prendre le Mont des Merveilles?

A force d'aller par monts, par vaux, il est arrivé en pays qui n'était déjà plus pays chrétien, sans doute. Mais il ne s'arrêtait plus à rien. Il voulait retrouver sa femme et la reprendre.

Un matin, donc, comme il allait, il est arrivé devant deux hommes qui étaient en grande noise. Ils avaient à se partager trois choses : un bâton, une paire de souliers et un manteau. Mais le bâton était de plus de vertu que celui de Jean de l'Ourse qui abattait les chênes : il abattait des bataillons, et des batailles tout entières. Les souliers avaient plus de vertu que les bottes de l'ogre : qui les chaussait volait comme l'hirondelle. Et le manteau plus de vertu que ces bagues qu'il suffit de tourner pour disparaître à tous les yeux : qui s'en couvrait n'était plus vu de personne.

Ils lui expliquent cela. Il leur faudrait se partager les trois choses : comment faire puisqu'elles sont trois et qu'ils sont deux ?

« Il n'y a qu'un moyen, dit le berger, mais qui arrange tout. Voyez ce gros orme, à deux cents pas d'ici, au coude du chemin : allez vous placer à son pied; quand je lèverai le bras, vous reviendrez à la course. Celui qui me joindra le premier aura manteau, souliers, bâton. »

Ce leur semble bien pensé. Seulement...

Seulement, ils n'ont jamais joint le berger.

Dès qu'ils ont tourné les talons, lui se couvre du manteau qui le fait invisible, se saisit du bâton et, chaussant les souliers, il s'envole à travers les airs.

Les deux autres, peut-être, l'attendent toujours sous l'orme.

« C'est le sort qui le veut ! C'est qu'il entend me servir ! Bon, je reprendrai ma femme ! Je n'ai pas que ce manteau, ces souliers, ce bâton : maintenant, j'ai l'espérance. »

Cependant s'il volait et s'il fendait les airs, c'était à l'aventure. Car où prendre le Mont des Merveilles ? Ce pouvait être aussi bien côté de nuit que côté de jour, côté du soir que côté du matin.

Il arrive chez le roi du pays. Ce roi avait une grande guerre, et les choses tournaient mal pour lui. Les ennemis le resserraient dans sa ville. Ne lui restait ni poudre à canon ni farine. Ses troupes n'avaient plus ni forces ni défense ; et les autres devaient être tout près de les assaillir.

« Ce qu'ils veulent faire, dit le berger, je peux vous l'apprendre. »

Couvert de son manteau, il va au camp, et les chefs pas plus que les soldats ne l'auraient su voir. Il entre dans leur tente, il les écoute tout débattre, tout décider.

Une heure après il revient dire au roi : « Demain à la pointe du jour vous les verrez venir contre vous en bataille, de la montagne à la rivière. »

« Que me sert de savoir ? dit le roi. Mon armée ne peut plus combattre. »

— Ne vous souciez, dit le berger : ce bâton combattra pour vous. »

Et le lendemain au matin, le bâton a fait son office. Gens de cheval et gens de pied, files sur files, bataillons et batailles,

il les a repoussés, renversés, dissipés. Le temps de se moucher, et de ces soudards qui devaient tout dévorer, ne restaient que quelque pan de casaque, quelque panache voltigeant dans un peu de poussière proménée par la brise.

« Berger, berger, a dit le roi, comment te rendre assez de grâces? Dis, que désires-tu de nous?

– Seulement que vous me disiez où se trouve le Mont des Merveilles. »

Le roi a fait venir sur l'heure tous les savants de son royaume : ceux qui avaient les plus hauts bonnets et qui montaient sur les plus hautes tours, pour dire à ce roi s'il pleuvait.

Ils ont répondu que bien sûr, ils avaient ouï parler de cette montagne : qu'elle était au pays des fées et la plus signalée de toutes. Mais que dire comment y aller n'était point leur affaire.

« Et qui nous le dira?

– Peut-être les oiseaux. »

Le roi a fait venir les oiseaux. Tous les oiseaux, du roitelet jusqu'à l'aigle! Le grain que les ennemis avaient dans leurs chariots, il le leur a distribué d'un coup. Puis il leur a demandé où trouver le Mont des Merveilles.

« Oiseaux, leur a-t-il dit, un de vous a bien dû y aller? S'il montre le chemin, je lui donne ma couronne. »

Ils s'entre-regardaient, ils pépiaient et piaulaient : nul ne semblait savoir.

Enfin la pie, qui ne peut se tenir de jacasser, a dit que l'alouette hantait sûrement le pays des fées, qu'elle pourrait en montrer le chemin.

On a cherché l'alouette. Et le roi s'en est avisé : parce qu'elle est couleur des choses, et toujours par les champs, perdue en l'air du temps ou tapie sur la motte, il l'avait oubliée... Le berger, qui avait la voix hautaine et bien huppante, comme tous les bergers, l'a appelée aussitôt.

Mais elle était piquée de ce qu'on ne l'avait pas invitée à ce festin des grains. Elle se tenait dans ses solitudes, ne voulait pas venir... On a dû lui promettre la couronne du roi.

Enfin elle a paru. Et elle a dit qu'elle, elle pouvait conduire le berger à ce Mont des Merveilles.

Le roi, du coup, l'a couronnée; – c'est depuis qu'elle est alouette huppée, toute fière de sa huppe.

Dans le moment, tant tardait au berger de retrouver sa femme, ils sont partis. Ils ont pris la campagne : la campagne d'en haut; par-dessus les fumées et les bouchons de brume, celle des vents soufflant, des nuées voyageant.

Ils ont passé au-dessus de la Côte des Treize Vents, au-dessus du Bois Céleste. Mais le berger volait de l'avant, dans son impatience, volait comme une aronde et l'alouette s'égo-sillait à le rappeler. Elle criait alors en vraie païenne : *Fouti! fouti! fouti!* Puis d'épuisement, elle tombait comme une pierre au creux des mottes. Et quand ainsi elle n'en pouvait plus, toute mortifiée, elle promettait en son langage de ne plus jurer.

Jurerai plus, mon Dieu! Jurerai plus!

La force lui revenait et repartant à l'essor, elle se relançait dans les airs.

En ce grand voyage, elle a pris l'habitude de ces cris et de ces prières, de ces tombées et remontées : depuis, ils sont restés dans son comportement.

Reste que le berger volait trop vite pour elle. Il lui a fallu déchausser un de ses souliers, qui a chu dans la mer... Ensuite, ils ont volé de concert.

Et le voyage a été encore long. A croire qu'on n'arriverait jamais!

Mais enfin ils se sont vus sur le Mont des Merveilles. L'alouette a dit au berger de se poser près d'une fontaine qui s'ouvrait là, au bas d'un tertre, sous un pommier sauvage. Et elle, elle est repartie pour les landes, les espaces de bruyère où pour soi seule elle a tout l'air du temps.

Le berger n'était pas d'un moment assis au bord de la fontaine, qu'il a vu venir une toute petite frisée portant une cruche de terre verte. Et il a bien cru la reconnaître, mais il n'en était pas certain.

« Petite, qui portes cruche verte, dis-moi où est ton frère?

– Il est au bois, derrière la maison, qui cueille la fraise.

– Petite, qui portes cruche verte, dis-moi où est ta mère?

– Elle est dans la maison, qui pétrit une galette; elle m'a envoyée puiser l'eau. »

Alors il a été sûr-certain d'être près de sa femme.

« Petite, qui portes cruche verte, voudrais-tu me faire boire à ta cruche? »

Tout en buvant, penché sur cette cruche, il a laissé au fond tomber son anneau d'or.

Et quand, faisant la pâte la fée a versé l'eau, elle l'a tiré du fond.

« Ha, je le reconnais : c'est l'anneau de mon mari! »

Elle a questionné la petite. Elle a su qu'il y avait un homme qui lui avait demandé des nouvelles de son petit frère, de sa mère, et qu'il avait bu à la cruche.

Sans reprendre haleine, elle a couru.

Se retrouvant, ils se sont embrassés, et comme si c'était pour la première fois.

Aussitôt, cependant, elle s'est arrachée de ses bras.

« Ô mon mari, lui a-t-elle dit, tu es venu à ce Mont des Merveilles! Aucun humain n'y était venu jamais!

– Ne m'as-tu pas dit de venir t'y chercher?

– Mais les fées vont passer, mon mari, mon mari! C'est leur heure, à présent. Elles vont aller dans le pays des hommes. Si elles te trouvaient dans le leur, que feraient-elles de toi? Elles ont les doigts méchants et les ongles pointus. Vite, vite, repars!

– Je ne repars qu'avec ma femme, avec ma femme et nos enfants.

– Je te promets, je te jure de te rejoindre. Mais vois-tu, c'est leur heure : de leurs ongles, elles vont te mettre en pièces! Oh, toi, sans m'attendre, repars.

– Je t'attends et je t'attendrai, cours chercher les petits! »

Elle a couru, elle a volé. Dans l'instant elle est revenue, ses enfants sur ses bras, la fille et le garçon. Le berger a chaussé son soulier – il n'en avait plus qu'un! Ils sont partis ensemble.

Les fées, tout de suite, l'ont senti. Elles n'ont pas seulement des yeux et des oreilles. Elles sentent les choses, les fées. Elles se sont jetées de furie à leur poursuite. Et le berger n'avait qu'un soulier, et sa femme avait à porter les deux enfants... Les fées gagnaient sur eux à travers la nuée : elles allaient les rejoindre...

Par bonheur, il y avait le manteau. Le berger les a tous couverts de son manteau, et les fées n'ont plus su les voir.

Ils sont revenus à leur maison et à leurs vaches, au pays des chrétiens. Le berger a fait un grand feu sur la montagne, comme au soir de la Saint-Jean. Il y a brûlé la chemise.

Et sa femme n'est plus partie, jamais partie.

Ils ont vécu dans leur domaine, en grand labeur et contentement de cœur. Et comme c'était le temps qu'on en est venu à sonner l'angélus, ils n'ont plus jamais vu les fées volant dans l'air.